

XYZ. La revue de la nouvelle



Le cordon

Vicki Milot

Numéro 98, été 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2768ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Milot, V. (2009). Le cordon. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (98), 59–63.

Le cordon

Vicki Milot

KM 0 — Malgré toutes ces fleurs que tu as déposées sur la banquette arrière de la voiture, on n'y voit que le couffin. Vide. Dire qu'hier encore, il était rempli de promesses... Des promesses que la vie n'a pas tenues et qui me remontent à la gorge. Pour avoir l'esprit tranquille, il faudrait jeter ce panier de crabes, mais j'en suis incapable. Et alors que nous quittons le stationnement de l'hôpital, l'envie me prend de faire demi-tour pour recueillir les enfants que je viens de mettre au monde. Mais c'est trop peu trop tard. Je dois couper le cordon. Les abandonner. Oublier.

Les remords m'assaillent.

Dire que je leur ai refusé un ultime adieu ce matin. J'ai aussi résisté à la tentation d'emporter avec moi leurs langes. Et cela malgré l'insistance de l'infirmière, qui me fustigeait du regard. Dans ses yeux se lisait le mépris. Car quelle mère faut-il être pour dédaigner de telles offrandes ? Une mère indigne. Mais cela m'était bien égal alors. Je n'étais plus guidée que par l'instinct, et celui-ci m'interdisait de conserver ne serait-ce qu'un cheveu de mes jumelles. Parce qu'on ne dépossède pas celles à qui l'on a tout pris. Et comme je restais là, impuissante, l'infirmière m'a remis une enveloppe contenant quelques clichés de mes petites et leurs empreintes digitales. Ces reliques ont bien failli demeurer au creux de mon lit d'hôpital tellement il me coûtait de les regarder.

C'est d'ailleurs toi qui les as récupérées puis déposées sur mes genoux en quittant la chambre. Et alors que tu poussais mon fauteuil roulant dans les corridors de l'hôpital, je me suis mise à les regarder avec attention. C'était plus facile de fixer la mort que les ventres pleins de vie qui défilaient devant nous. Ces photos me servaient à la fois de garde-fou et de laissez-passer. J'aurais très bien pu les brandir si, d'aventure, une femme enceinte s'était approchée de moi. Mais le coup est venu d'ailleurs. Pendant que tu signalais des papiers à la réception, je suis restée plantée devant deux grandes

affiches de nourrissons resplendissants. Jamais de si innocentes images ne m'avaient paru aussi insoutenables à regarder.

KM 5 — Des gouttes d'eau viennent mourir sur la vitre. Elles s'accumulent comme les larmes sur mon visage, que je ne pense pas à essuyer. C'est toi qui le fais. Tu ne supportes pas de me voir pleurer. Tu me demandes si ça va aller, mais je ne réponds pas. J'ai la gorge nouée et j'attends. J'attends que Montréal s'efface derrière nous, que la distance fasse son œuvre, qu'elle réduise l'étendue de notre malheur. Et pendant que tu t'inquiètes, je me cramponne à cette enveloppe qui contient tout ce que la vie nous a refusé. Pour me consoler peut-être, tu te mets à parler de tout et de rien. Cela ne te ressemble pas. De nous deux, c'est trop souvent toi qui tiens le rôle muet. Mais inutile de te donner tant de mal. Tes mots glissent sur moi comme la pluie sur le pare-brise. Je suis déjà loin. Je suis là où tout a commencé, il y a cinq mois.

C'était le 31 mars. En tout cas, deux jours avant la date présumée de mes règles. Je venais d'acheter un énième test de grossesse, que je voulais déballer au plus vite, question d'en finir avec mes espérances trop souvent déçues. Penchée au-dessus du lavabo de la pharmacie du coin, j'attendais le verdict, qui ne venait pas. « Encore une tentative ratée ! » pensai-je en balançant le bâtonnet maudit à la poubelle. Et c'est là — dans le panier à ordures — que le destin montra ses couleurs. Parmi les détritrus, j'aperçus deux lignes roses. Incrédule, je récupérai le bâtonnet, et contemplai l'impossible. Mes mains se mirent à trembler. On m'envoyait enfin le signe que toutes les femmes dont l'horloge biologique crie au bébé attendent. J'étais enceinte !

Contrairement à ma nature, je ne me suis pas emballée tout de suite. Nos gamètes avaient mis trois longues années à se croiser, alors je restais sur mes gardes. Je ne voulais pas trop y croire. Les premiers mois, je m'interdisais même de penser à de possibles prénoms, et il me coûtait de manipuler ces petits pyjamas que nos proches s'entêtaient à nous offrir. Mais la vie n'en finissait plus d'arrondir mon ventre. Un matin, en passant la porte de mon bureau, je suis restée saisie. Dans le reflet de la glace, je reconnaissais à peine cette femme dont la petite jupe noire s'embobinait autour de la taille. Mon

abdomen avait pris de telles proportions! Puis, ça a été l'échographie, ou plutôt la révélation. Sur écran noir et blanc s'étalaient non pas une mais deux promesses de vie. C'était trop beau. J'aurais voulu embrasser le docteur tellement j'étais contente.

KM 10 — Alors que nous nous engageons sur l'autoroute 20, tu te mets à parler de funérailles. Ça me glace. Je n'avais pas même songé aux rituels de la naissance, alors envisager ceux de la mort... C'est trop. Mais il le faut pourtant, car si nous ne faisons rien, les dépouilles de nos filles seront traitées comme de vulgaires déchets biomédicaux. Elles finiront en fait dans les conteneurs à déchets de l'hôpital. Alors, tu avances qu'on pourrait les faire incinérer. Mais je n'ai pas très envie qu'on les réduise en cendres : pourquoi leur faire subir une violence de plus ? Ne reste que l'enterrement. Mais ce serait hypocrite. Je ne veux pas faire comme ces gens qui se marient à l'église pour le chic qu'elle procure : je ne veux pas leur offrir de funérailles pour combler un besoin de décorum. De toute façon, tu nous vois en train de préparer leur éloge funèbre ? Comment pourrions-nous témoigner de leur « parcours terrestre » ? Elles n'ont connu que la vie intra-utérine. Oublions les obsèques.

KM 20 — L'autoroute nous ramène tout près du lieu où nous avons appris que mon petit ménage à trois n'avait pas d'avenir. Et c'est un peu comme si je passais près de *ground zero*. Même si je ne vois rien, je flaire les relents du drame. C'est encore tout chaud. Il n'y a qu'à fermer les yeux pour retrouver cette infirmière qui me triturait le bras, en me murmurant : « Vous n'avez pas de veine ! » Elle ne croyait pas si bien dire. Ce matin-là, il n'y avait qu'un docteur à l'unité d'obstétrique, et ce n'est qu'après maints appels qu'il daigna se pointer à mon chevet. À son grand étonnement, je n'étais pas une de ces patientes qui accourent à l'hôpital au moindre mal de ventre. Non, en m'ouvrant les jambes, son regard bleu s'assombrit : j'étais en travail et il fallait m'expédier à Sainte-Justine, où, espérait-il, on réussirait peut-être à retenir la vie en moi une ou deux semaines de plus. Parce qu'on ne pouvait la laisser affleurer. Cinq mois, c'est trop tôt pour accoucher. Sur ces paroles, le temps cessa d'exister. Mon cerveau se mit sur *off* pour laisser mon corps entreprendre sa plus scandaleuse opération.

KM 30 — Je sursaute. Derrière nous, une ambulance. Sa sirène résonne comme la fin du monde à mes oreilles. Je voudrais qu'elle cesse, qu'elle s'étouffe, pour oublier que quelqu'un à l'intérieur — une femme enceinte peut-être — court à son malheur. Je l'imagine sur son brancard qui vibre à tout rompre. Bientôt, on la branchera de partout pour lui passer une échographie. Si elle n'est pas trop secouée, elle verra peut-être ce qui m'a échappé. Elle captera les S.O.S. que son enfant lui lancera via l'écran sonar. Moi, j'étais trop engourdie par la morphine pour comprendre que la vie me filait entre les jambes. Je ne percevais que la beauté qui émanait de cette vie en suspension. Et peut-être que c'était mieux ainsi, parce que si j'avais su que je contemplais alors la dernière image vivante de ma progéniture, je n'aurais pas pu affronter la suite. Or, le pire s'en venait. C'était écrit sur le visage des docteurs. Même sous l'effet des anesthésiants, je pressentais que quelque chose d'important m'échappait. Cette chose indéfinie, c'était l'absence. Sur l'écran qui surplombait mon lit, une seule enfant gigotait à la vie à la mort. L'autre avait quitté la zone échographique. Elle s'engageait vers la sortie. Elle s'en venait.

KM 35 — Le ciel se dégage. Machinalement, j'abaisse le pare-soleil et jette un œil furtif au miroir qui me fait face. Le choc ! Mes yeux sont injectés de sang. Tu tentes de me rassurer en me disant que ces meurtrissures ne paraissent pas, mais rien ne sert de mentir. Ces plaies me rappellent que j'ai poussé à m'en faire éclater les veines pour donner la vie à nos petites. Elles me confirment que, comme toute femme, j'ai obéi au réflexe le plus ancien qui soit, celui de l'enfantement. Je l'ai fait, dans la dignité, sans négliger les efforts, même s'ils étaient vains. Ce n'est qu'après que mes filles se sont détachées de moi sans un souffle, sans un cri, que j'ai cessé de me battre. Dormir semblait le seul rempart, la seule fuite possible. Mais on me rappela bien vite que ce n'est pas tout de mettre la mort au monde, il faut aussi la regarder en face. Et dès que j'ouvris les yeux, on m'apporta mes poupées de glace. C'est alors que je compris que la mort n'est pas belle à voir. Malgré tous les efforts prodigués pour rendre un visage humain à ces dépouilles, il était difficile de se méprendre. Leurs atours dissimulaient mal leur triste figure. La mort seule transpirait de leurs traits, effaçant toute innocence, les ramenant à ce qu'elles étaient, des

cadavres. Et c'était un sacrilège de contempler ces bonnets trop blancs qui soulignaient cruellement la noirceur de leur peau nécrosée. Mais il y avait pire. Il y avait le devoir d'effleurer l'ovale de leur visage. Cette caresse me donnait l'impression de transgresser un tabou. Je me contentai donc finalement de regarder mes deux petites du coin de l'œil, incapable de percevoir plus que leur masque mortuaire.

Pourtant, j'aurais aimé les toucher, surprendre un sourire sur leur bouche, frôler leurs sourcils en broussaille, et surtout me laisser aller à imaginer ces yeux qui jamais ne croiseront les miens. Mais j'étais aveugle à l'essentiel. J'étais incapable de bercer la chair de ma chair.

Pour dissimuler cette froideur, l'infirmière qui avait déposé près de moi mes jumelles les cala affectueusement contre elle. Elle portait la mort comme on porte la vie. Et c'est entre ses bras chauds que mes filles ont quitté la pièce. Je les regardais s'éloigner sans saisir que cette femme, dont j'ignorais le nom, était la dernière présence humaine à leurs côtés.

KM 40 — On dirait que je viens de passer trois mois en exil. Ça ne fait pourtant pas trois jours que nous avons quitté la maison. Afin d'oublier qu'il faudra bientôt reprendre le fil du temps, je sors les photos de nos petites de leur enveloppe. On dirait qu'elles ont perdu leur morbidité. Et pour la première fois, je peux les contempler avec amour. Anne et Rosalie, comme c'est étrange de prononcer leur prénom. Hier encore, je pensais qu'un nom c'était pour la vie et j'avais peine à imaginer qu'on nous force à nommer ces petits cadavres. J'avais tort une fois de plus. En fin de compte, ce n'était pas si difficile de leur donner quelque chose... d'autre que la mort. Je pense aussi qu'on pourrait les inhumer dans le petit cimetière de notre village. Elles seraient tout près de nous, au pied du fleuve, à quelques minutes de marche. Seulement, y aura-t-il de la place en ce lieu pour de petites athées ?

45 kilomètres... depuis le départ. Notre voiture s'immobilise devant la maison. Nous voilà au point de non-retour. Tu ouvres ta portière, puis la mienne. Je voudrais bien sortir de l'auto, mais j'en suis incapable. Là, derrière, le couffin m'appelle de façon malsaine. Et je me demande combien de kilomètres il faudrait encore parcourir pour casser le cordon invisible qui me relie encore à Anne et Rosalie.